



KORN-BOUÛ

Istor - Sevenadur

REVUE HISTORIQUE ET CULTURELLE
DE LA RÉGION DE PLABENNEC



Tariec entre les deux guerres

GABY



P 2

Kroaz-Hent
à 40 ans



P 6 à 11

L'école
de Tariec



P 14 et 15

Le lavoir :
une histoire de
femmes



P 16 à 17

Des bretons
au Manitoba
(Canada)

Voici le deuxième numéro du Korn-Boud, nouvelle génération. Il coïncide avec les 40 ans de l'association Kroaz-Hent, dont on vous retrace ici l'historique. Le principal changement dans ce numéro concerne le prix. Conscients que l'un de nos objectifs est de rendre la revue accessible à tous, nous avons décidé de baisser le prix du numéro à 5 €. Nous souhaitons de cette façon toucher un plus grand nombre de lecteurs, en particulier dans les communes voisines de Plabennec (Plouvien, Bourg-Blanc, Le Drennec, Kersaint). Nous avons pris l'option aussi de vous proposer des articles moins nombreux mais plus approfondis, toujours illustrés de photos anciennes ou récentes. C'est dans cet esprit que vous lirez ici l'histoire de *la petite école de Tariec*, en Plouvien : les raisons de sa création, les souvenirs d'une institutrice, le témoignage d'anciens élèves. Bien évidemment nous reprenons également plusieurs des rubriques du numéro précédent : **D'hier et d'aujourd'hui**, avec deux photos du bourg de Plouvien à cent ans d'intervalle, **Bretons d'ailleurs**, avec un reportage sur des *Plabennecois émigrés au Canada* au début du XX^e siècle, **l'histoire locale** par un article sur *l'atelier de confection Lorient*, et un autre sur *l'importance des lavoirs dans la vie sociale avant l'arrivée des lave-linge*. La rubrique **Kannad** vous fera découvrir la savoureuse explication donnée par le curé de Plabennec en 1913 sur la *tendance des hommes à l'alcoolisme*. Nous espérons que cette petite évolution de la revue correspondra à vos attentes, et nous faisons de nouveau appel à tous pour nous proposer des sujets originaux pour la suite.

L'équipe éditoriale

Directeur de la publication : Association Kroaz-Hent
Comité de rédaction : Fanch Coant, Louis Le Roux, Jean-Jacques Appéré, Henri Le Roux, Yvette Appéré, Gene Thépaut, Janine Sanquer, Éliane Talabardon
Crédits photographiques : collectage Kroaz-Hent
Conception et impression : CLOITRE Imprimeurs 02 98 40 18 40

KROAZ-HENT à 40 ans

Tout a commencé au début de l'année 1975 avec une bande de jeunes fréquentant la MLC : « Maison des Loisirs et de la Culture » dans les préfabriqués de Pont-Quinou (actuellement la maison de l'enfance).

« On se retrouvait à une dizaine au cours de danse bretonne, le dimanche matin. Et puis un jour nous avons voulu faire plus. Un jour Ronan Caouissin (Caerlon) nous a parlé du centenaire de Tanguy Malmanche. Tanguy Malmanche, on savait tout juste qu'il avait vécu à Plabennec, nous avons tout à découvrir. On a commencé à se renseigner, à lire ses œuvres. Certains ne se sentaient pas trop concernés par la culture bretonne, mais ils voulaient juste que Plabennec bouge un peu. Durant dix mois on ébauche le programme, on prend des contacts. Les jeunes de la maison des loisirs avaient déjà organisé quelques fêtes, mais cette fois l'enjeu était de taille. On savait ce qu'on voulait : une fête simple, pas trop bête, pas trop chère, mais avec de la qualité et la participation du plus grand nombre. Alors, on a foncé ! ».

Une semaine de fête eut lieu à Plabennec pour célébrer le centenaire de Tanguy Malmanche, du samedi 23 au dimanche 31 août 1975. Et chaque jour chacun put y trouver son bonheur : expositions, films, concerts, fest-noz, et bien sûr théâtre en breton avec la pièce de Tanguy Malmanche « Gwreg an toer » (la femme du couvreur) jouée par des acteurs du Léon. La clôture de la fête eut lieu le dimanche 31, jour du pardon de Loc-Maria avec messe, repas, jeux inter-quartiers, mât de cocagne et course au coq, puis en soirée fest-noz.

Suite au succès de cette fête, les liens se sont resserrés, et ces jeunes sensibles à la culture régionale ont décidé de créer une association qui aurait pour objectif la promotion de la culture bretonne et la défense du patrimoine dans le canton de Plabennec : Kroaz-Hent est née le 6 avril 1976.

Outre l'organisation de diverses manifestations culturelles, l'association a pris part à la mise en place sur Plabennec de cours de breton, de danse, d'histoire et d'économie de la Bretagne.



1985 Positionnement du menhir

En 1977, conseillés et aidés par Job Irien responsable à l'époque des fouilles du site médiéval de Lezkelen, les membres de Kroaz-Hent se sont penchés sur le passé de leur région : recensement de croix, calvaires, recherches préhistoriques et historiques portant sur le territoire du « plou » de Plabennec (Plabennec, Kersaint-Plabennec et le Drennec).

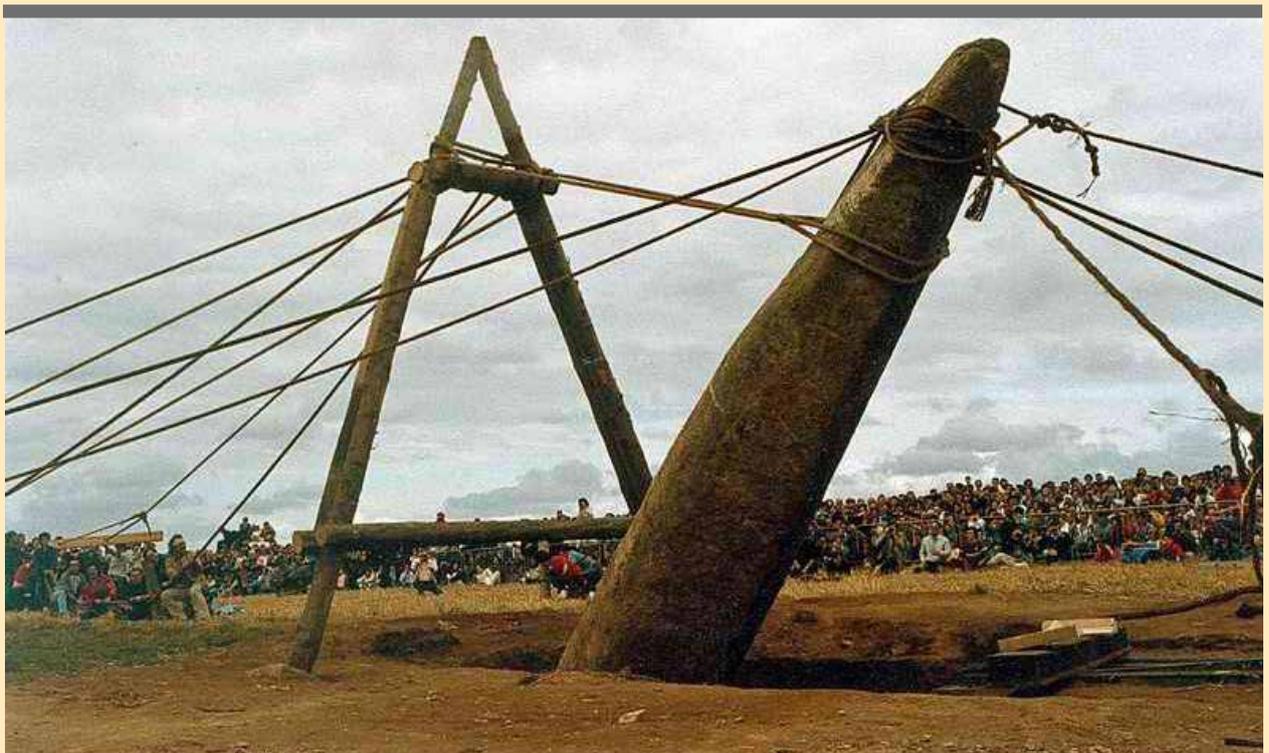
C'est au cours de cette étude qu'ils découvrent le grand menhir situé au village de Prat-Ledan en Plabennec. L'idée de relever le menhir couché a germé au sein de l'association dès 1981. Cependant ce n'est qu'au bout de deux années de discussions que cette idée, sans doute un peu folle au départ, s'est concrétisée. Une fois encore ils ont osé. Les premières démarches auprès des autorités archéologiques ont été décidées. Il a fallu plancher, non pas sur la littérature cette fois, mais sur l'aspect scientifique qui était de taille : un menhir de 7 mètres pesant 20 tonnes, cassé en 3 morceaux. Nouveau défi : le réparer puis le relever à la manière de nos ancêtres. L'association Kroaz-Hent a souvent fonctionné de cette façon : sur des coups de tête et des coups de cœur.

Le 15 août 1985, à 18h30 le menhir se dressait dans le ciel plabennecois, tiré par 400 hommes: « *On a prouvé que cela pouvait se faire à main d'homme* », commente Alphonse Péton, le maître d'œuvre de l'opération. La fête « Gouel ar menhir » a duré une semaine, avec un programme musical éclectique : rock, blues, folk, et musique celtique bien sûr : Dan ar Bras, Alan Stivell, Tri Yann, chœur Gallois, Sonerien Du, Bleizi Ruz.

En 1986, Kroaz-Hent décide de créer un magazine d'histoire et d'information culturelle. Un comité de rédaction se constitue autour d'Alphonse Péton afin d'offrir aux habitants de Plabennec et des communes environnantes, de l'histoire mais aussi des histoires, des anecdotes, une autre façon de voir l'évolution de la vie quotidienne des gens de notre région. Le premier numéro de Korn-Boud sort au mois d'avril 1986, et 5 autres numéros suivront jusqu'en 1992.

Depuis, Kroaz-Hent continue son petit bonhomme de chemin : conférences, théâtre en breton, fest-noz, cours de musique... et reprise de la revue Korn-Boud en 2015.

En mai 2015, la cerise sur le gâteau d'anniversaire des 40 ans, c'est l'ouverture à Plabennec d'une salle culturelle appelée « salle Tanguy Malmanche » avec pour premier événement un concert de Dan Ar Bras, suivi d'une soirée de théâtre en breton : deux pièces de Tanguy Malmanche jouées par la troupe Ar Vro Bagan. Jolie coïncidence, et Kroaz-Hent s'en félicite. D'autres auparavant y avaient cru, avaient osé... Cet espace culturel concrétise le désir de faire vivre notre culture en général et notre culture régionale en particulier.



1985 Lever du menhir

D'HIER À AUJOURD'HUI

dec'h hag hiriv

LE BOURG DE PLOUVIEN

Rue des Embusqués

Bourg de Plouvien pendant la guerre 14-18. A gauche ce qui est actuellement le Styvell (la construction la plus avancée sur la rue a disparu) ; à droite le mur du cimetière (à cette époque), du côté ouest de l'église.

Le terme « embusqués » a désigné pendant la guerre 14-18 les soldats, ou ceux qui étaient en âge d'être soldats, qui n'étaient pas au front, soit par chance, soit par piston, soit par intrigue. Ces « planqués », qui échappaient donc à « l'impôt du sang » étaient mal vus des autres soldats.

Pourquoi une rue des Embusqués à Plouvien ? Peut-être de tels embusqués y habitaient-ils ?

Bourg de Plouvien en 2015

Le cadrage au centre correspond au cadrage de la photo 1. Le mur du cimetière, à droite, a été déplacé vers l'église en 1964 ou 1965, en même temps qu'a été déplacée une partie du cimetière.



Maison du cordonnier Kerouanton

Située dans la même rue que celle de la photo 1, la maison du cordonnier Kerouanton, que certains Plouviennois ont connue plus tard comme étant « chez Menez Bihen », puis le « Jabadao ». Accolée à cette maison la boutique où a exercé jusque dans les années 80 un autre cordonnier : Robert

Cavalec « le Bouif ». A l'extrême droite « l'ancien presbytère », qui a précédé celui que beaucoup ont connu (l'actuel « Skolig Anna Vari »).

La photo semble être de 1909. Le photographe avait réuni un bon nombre de personnes pour leur faire prendre la pose.

KANNAD

ancien bulletin paroissial



Kannad Plabennec 1914

PREZEGEN AR PERSOUN KOZ Va Farrisizion ker,

Ar merc'hed a vez klevet aliez o klemm gant ho goazed, abalamour ma kassont ho arc'hant d'ann hostaleuri, ha ne blij ket d'ez-ho chom kalz er gear. A dra-zûr, n'e ket meuleudi a fell d'inn rei d'ar goazed var gement-se. Mez, merc'hed, grit eun tammik hoc'h examin a goustians, ha marteze e veloc'h n'hoc'h ket didammall hoc'h-unan var ar poent-ma.

Ar pezh e meuz da lavaret a zo guir dreist-oll di-var-benn gragez al labourerien, a zo o chom er bourk, hag a zo tost d'ann hostaleuriou. Mez e peb leac'h e z'euz hostaleuriou, siouaz ! Hag e peb bro e z'euz ive merc'hed didalvez.

Hogen ar goazed, pa zistroont d'ar gear, echu gantho ho dervez, a blij d'ez-ho guelet peb tra neat ha kempenn. Daoust hag evel-se, merc'hed, e kavont an traou enn ho ti ? Daoust ha n'euz ket meur a hini enn ho touez hag a vez ho ziez diskempenn ; ne reont ar gueleou nemed ne c'houlzon dare penaoz ; ne reont morse implij euz ar valaen-skuba ; ne vez gant ho bugale nemed dil-lad toull ha divalo, hag a laosk ho bizach hag ho

Les hommes boivent, c'est la faute aux femmes

Les femmes n'ont peut-être pas encore obtenu aujourd'hui une vraie égalité avec les hommes, ni une égale considération. Mais il y a cent ans c'était pire. C'est du moins ce qui apparaît à la lecture du sermon du recteur de Plabennec de l'époque, retranscrit ci-dessous et lu dans l'un des bulletins paroissiaux (Kannad) de 1914.



Brezel d'ann Odivi, ann "Douar a Varo"
(Guerre à l'eau de vie, qui est une eau de mort !)

Kannad Plabennec 1916

fri louz evel pa vijent bet o turia douar? Labour an ti a vez great dre bress, evit gellout mont da ober kazeten ar vro gant Jaketa ha Perrina. Da vare ar pred, e vez prez avad mez kalz re e guirionez, hag an traou n'e ket poaz e vezont, mez blass ar zuill a vez gant-ho. Pa deu ar goazed d'ar gear, bet epad an deiz var ho labour, e kavont e peb leac'h loustoni ha dizurz.

M'o deuz c'hoant da rei eur pok d'ho bugale vian, ne gavont, kaer o deuz trei ha distrei d'ez-ho ho bizach, plas kempenn ebed da lakaat ho muzel-lou. Ar vugale geiz a zo henvel oc'h anduill bet epad eur miz o voguedi er siminal.

Petra a ra ar goazed neuze ?

Mont d'ann hostaleuri da veuzi o zristidigez er guin-ardant.

Eur veach c'hoaz, ne fell ket d'inn rei meuleudi d'ez-ho ; mez ma z'eo leal hoc'h examin a goustians, e veloc'h marteze, merc'hed, o peuz leac'h da skei var ho peultrin, ha d'en em damall hoc'h-unan.

Setu ar c'hraz a reketan d'eoc'h. Evelse beze great !

L'HOMELIE DU VIEUX RECTEUR
Mes chers Paroissiens,

On entend souvent les femmes se plaindre de leurs maris, car ils dépensent leur argent au café et ne se plaisent guère à la maison.

Bien entendu je ne veux pas féliciter les hommes de cela. Mais vous les femmes, faites un peu votre examen de conscience, et vous verrez peut-être que vous n'êtes pas vous-mêmes sans reproche à ce sujet.

Ce que j'ai à dire est vrai surtout des femmes d'ouvriers, qui habitent au bourg, près d'un café. Mais il y a des cafés partout, hélas ! Et partout aussi il y a des femmes paresseuses.

Cependant les hommes, en rentrant chez eux après leur travail, aiment voir que tout y est rangé. Est-ce ainsi que, chez vous les femmes, ils trouvent votre maison ? N'y a-t-il pas parmi vous plusieurs dont la maison est en désordre ? Elles font les lits je ne sais comment ; elles ne connaissent pas l'usage du balai ; leurs enfants ne portent que des vêtements troués et démodés, et ils ont la figure et le nez aussi sales que s'ils s'en servaient pour fouir la terre. Le ménage est bâclé à la hâte pour pouvoir aller alimenter le journal local avec Jacqueline et Perrine. A l'heure du repas on s'empresse bien sûr mais bien trop à la vérité, et le repas est non pas cuit mais brûlé. Quand les hommes rentrent chez eux après leur journée de travail ils ne trouvent partout que saletés et désordre.

S'ils veulent embrasser leurs enfants en bas âge, ils ont beau leur tourner et retourner la figure, ils n'y trouvent aucun endroit propre où poser leurs lèvres. Les pauvres enfants ressemblent à des andouilles qui auraient été fumées dans la cheminée pendant un mois.

Que font les hommes alors ?

Ils vont au café noyer leur tristesse dans l'eau-de-vie.

Une fois encore je ne veux pas les féliciter. Mais si vous faites honnêtement votre examen de conscience, vous verrez peut-être, vous les femmes, que vous avez de quoi vous battre la coulpe et vous faire des reproches à vous-mêmes.

Voilà la grâce que je vous souhaite.

Ainsi soit-il !

L'ÉCOLE DE TARIEC

Par Renée Cadiou, Louis Le Roux, Fanch Coant

Construction de l'école

Les comptes-rendus des conseils municipaux de Plouvien des années 1880 permettent de dater la construction de l'école de Tariec.

• **Le 27 août 1882** le conseil se réunit sous la présidence du maire J.F. Squiban.

« Le Maire appelle l'attention du Conseil municipal sur la création d'une école de hameau à Tariec.

Les enfants de cette section sont obligés de faire cinq ou six kilomètres pour se rendre à l'école du Bourg. Aucune école n'est à leur portée : les deux écoles les plus rapprochées sont : celle de Tréglonou, distante de trois kilomètres cinq cents mètres, celle de Lannilis, distante de quatre kilomètres.

La loi du 28 mars 1882⁽¹⁾ devant être appliquée dès la rentrée prochaine il est urgent de faire le possible pour mettre l'école à la portée de tous les enfants en âge de la fréquenter.

Le Conseil municipal, oui l'exposé de M. le Maire, considérant que le Tariec, situé à quatre kilomètres quatre cents mètres du bourg de Plouvien, est entouré de gros villages (le Créo, Kermerrien, Penquéar, etc.) qui lui fourniront une population assez importante ; émet le vœu que l'Administration mette à l'étude le projet de construction d'une école de hameau à Tariec, en Plouvien. »

• **Le 18 mars 1883** le conseil vote l'acquisition, pour la somme de 460 fr, d'un terrain d'environ 9 ares appartenant à Jean-Théodore Pelleau, tailleur de pierres à Tariec, en vue d'y construire une école⁽²⁾.

• **Le 30 novembre 1884**, face aux difficultés imprévues, l'architecte M. Carré présente un nouveau plan, ce qui occasionnerait un surcoût (le coût prévu était d'environ 18 000 fr). Le Conseil refuse et demande de réduire le bâtiment pour rester dans l'enveloppe prévue.

• L'école s'ouvre **en 1886**.⁽³⁾

• le compte-rendu du 23 février 1887 indique les dépenses prévues pour 1888 pour le traitement des instituteurs :

- école spéciale aux garçons :	
instituteur titulaire :	1540 fr
instituteur adjoint :	1000 fr
- école spéciale aux filles :	
institutrice titulaire :	1200 fr
institutrice adjointe :	600 fr
- école de hameau de Tariec :	
instituteur :	1000 fr
institutrice :	600 fr

HISTOIRE LOCALE

ISTOR AR VRO

soit un total de 5940 fr (dont environ 5000 fr à la charge du département et de l'Etat).

- **le 12 mai 1887**, à la demande de l'instituteur, le maire propose l'achat d'un jardinet de 2 ares, situé face à l'école et au sud de la rivière ; et par la même occasion il souhaite aussi acheter un autre jardinet pour l'institutrice (il a trouvé un terrain de 1,50 are à l'ouest de l'école ; la route actuelle Tariec - Lannilis n'existait pas encore). Le Conseil approuve ces achats.

- Extrait du compte-rendu du conseil municipal du **14 août 1887** :

M. le Président expose qu'en 1884 un sieur Le Guen, Goulven, aujourd'hui décédé, laissant 3 enfants en bas âge, avait promis de verser dans la caisse communale une somme de 300 francs, à la condition qu'un groupe scolaire fût établi au hameau de Tariec, distant de cinq kilomètres du chef-lieu de la commune. Les écoles sont aujourd'hui fondées et existent depuis plus d'un an au dit lieu, et la veuve n'a pas tenu ses engagements alors qu'un écrit existe signé du solliciteur. Sommes-nous fondés à poursuivre cette affaire jusqu'au bout ?

Oui cet exposé, le Conseil délibérant croit qu'il y a lieu de mettre la veuve en demeure de remplir les dernières volontés de son défunt mari, ce à quoi elle consent volontiers si le Conseil municipal veut bien solliciter pour elle la possession d'un débit de tabac à tenir dans le dit hameau. Or, la dite veuve Le Guen est d'une bonne conduite et bien intelligente. Son défunt mari était un ancien pensionnaire de la marine dont elle n'a pu avoir part à la succession. Le hameau de Tariec comprend au moins 300 habitants à peu près agglomérés et 500 à 600 autres peu distants ⁽⁴⁾. Il est fréquenté journellement par la population de Plouvien, Plabennec, Gouesnou, Le Bourg-Blanc, Tréglonou etc... se rendant soit aux foires et marchés de Lannilis et Plouguerneau, soit aux petits ports des mêmes lieux et de l'Aberwrach pour chercher les engrais marins qu'on y recueille. Les Membres du Conseil présents, vu toutes ces considérations, d'une voix unanime s'unissent pour solliciter de l'Administration supérieure, s'il y a lieu, un débit de tabac pour la dite veuve Le Guen.

⁽¹⁾ loi instituant l'école primaire obligatoire.

⁽²⁾ La loi du 20 mars 1883 relative à l'obligation de construire des maisons d'école stipule dans son article 8 que « toute commune est tenue de pourvoir à l'établissement de maisons d'école au chef-lieu et dans les hameaux ou centres de population éloignés dudit



Tariec en 1830 (cadastre). En gris le chemin du Bourg-Blanc à Lannilis. En pointillé les routes actuelles.

chef-lieu ou distants les uns des autres de 3 kilomètres et réunissant un effectif d'au moins 20 enfants d'âge scolaire ».

⁽³⁾ Le recensement de 1886 donne les noms des premiers instituteurs de Tariec :

- Louis Marie Alphonse Besançon, 26 ans
- Marie-Mélanie Duguay, 21 ans

⁽⁴⁾ Ce même recensement de 1886 donne 68 habitants au hameau de Tariec (19 familles). Pour trouver 300 habitants il faut compter tous ceux qui sont à moins d'un km à vol d'oiseau de Tariec (jusqu'à Scoz Vihan, Kerventenan, Kerilien et Kerdudal ; Le Creo compte 53 habitants pour 16 familles). Cela ne forme pas vraiment une agglomération !

Cependant le ministre de l'instruction publique dans une circulaire du 20 mars 1887 relative aux écoles maternelles établies dans les communes de plus de 2000 âmes et ayant au moins 1200 âmes de population agglomérée donne la définition de population agglomérée. A ce point de vue particulier de l'établissement des écoles, « on doit entendre les mots de population agglomérée en ce sens que l'on pourra considérer l'école comme embrassant une circonscription dont le diamètre serait de 3 kilomètres, c'est-à-dire dont les habitants seraient dans un rayon de 1500 mètres ».

Avec cette définition la population agglomérée autour de Tariec compte environ 400 personnes au recensement de 1886, et le nombre d'habitants « peu distants » de Tariec pouvait bien être 500 ou 600, dont environ 70 d'âge scolaire, c'est-à-dire entre 6 ans révolus et 13 ans révolus.

Comment l'école de hameau prévue à Plabennec s'installe à Tariec !

En 1882, Jules Ferry annonce l'école gratuite pour tous les petits Français, avant de la rendre obligatoire. Pour faciliter la scolarisation des élèves des villages éloignés, qui doivent

emprunter des chemins défoncés et très boueux en hiver, l'Etat décide de créer des écoles de hameaux dans les grandes communes, dont une à Plabennec, prévue à Quillien, puis à Larvez.

Le maire républicain et son conseil municipal y sont d'abord favorables. Mais le clergé local, Mr Billon, curé, et ses vicaires, sont tous farouchement royalistes et anti-républicains, et bien sûr contre l'installation de toute école publique, surtout en hameau, où les enfants sont éduqués si loin de leur église. Le Maire, Mr Le Breton, sous la pression, revient sur sa décision.

La subvention de 18 000 francs, refusée à Plabennec, est donc disponible.

Le maire de Plouvien, subissant moins de pression locale, demande donc que cette somme soit mise à sa disposition. Il y voit l'opportunité de bâtir une école de hameau à peu de frais dans sa commune, à Tariec!

Les petits enfants de Tariec et des environs vont avoir la chance d'être scolarisés sur place, pendant presque un siècle, sans avoir de long trajets à faire!



La classe des garçons de Tariec en 1952, effectivement bien délabrée.

A Plabennec par contre, rien ne change. En 1887, quand le sous-préfet propose la construction d'une nouvelle école de hameau, la nouvelle municipalité, en bonne entente avec le curé Billon, explique son refus par le fait que, pour les élèves: « Les marches pour venir et retourner chez eux sont d'une bonne hygiène et les habituent aux fatigues qu'ils devront supporter plus tard. »

Souvenirs d'école

Par Renée Cadiou, ancienne institutrice

Durant l'année scolaire 1969-1970, j'étais institutrice-stagiaire à l'école Jean-Macé de Brest. En septembre 1970, mon avis de nomination de l'Inspection Académique du Finistère indiquait:

Lieu : Ecole Publique de Tariec en Plouvien,

Fonction : Directrice

Niveau : Classe unique

Moment de panique : Plouvien? Tariec?

Je me présentais à la mairie de Plouvien où le maire, Monsieur Bothorel, m'indiqua d'une voix bourrue comment me rendre à Tariec, que je pouvais habiter à l'école, que le bois pour le poêle serait livré plus tard et le secrétaire, Monsieur Sanquer me remit une très grande clef, un peu rouillée: je venais d'être officiellement installée comme directrice de l'Ecole Publique communale de Tariec!

L'école de Tariec: un immense bâtiment, pour moi toute seule. Une grande classe, 2 ampoules se balançant au bout d'un long fil, 2 tableaux, 1 armoire, 2 toilettes dans la cour (2 trous et une évacuation vers l'Aber, en face), une cour minuscule gagnée sur les rocs, un poêle à bois, et un robinet d'eau, sur le trottoir à l'extérieur. Pas de téléphone.

A l'étage, le logement de fonction: 3 pièces.

Dans la première, un évier. Dans la deuxième, une cheminée (inutilisable). Dans la troisième, rien.



7 des élèves de l'école en 1971.

En 1970 / 1971 il y avait 9 élèves et en 1971 / 1972 15 élèves dont voici les noms : Jean-Pierre et Joël Laot, Patrick, Stéphane, Joël et Véronique Letty, Marcel, Gérard, Denis, Marie-Christine et Yves Jestin, Sylvie Bléas, Éric Jestin, Dominique Laot et Nathalie Bleunven.

Pas de w-c, pas de salle de bain, pas de chauffage. Le lendemain, à 9h, je découvris mes élèves: 9 enfants, de 3 familles, entre 2 ans et 9 ans, entre la petite section et le C.M.1.

J'avais 20 ans, 2 ans d'ancienneté, un C.A.P. d'institutrice depuis le mois de juin, un métier dont j'avais toujours rêvé, plein d'énergie, des projets, et... une grande envie de pleurer.

Dans la matinée arriva Monsieur Charreteur, le garde-champêtre, venu vérifier que tout allait bien et qui m'apporta surtout, grâce à son sourire, un grand réconfort.

A midi, je crois que j'avais déjà fait de Tariec « mon » école.

En 1970, l'utilisation du porte-plume imposait la préparation de l'encre violette, la phrase de

morale devait être inscrite au tableau avant l'arrivée des élèves, les « math modernes » faisaient leur entrée à l'école primaire, l'activité « texte libre » était proposée régulièrement: il s'agissait, pour les élèves, de raconter, de décrire, d'écrire ce qu'ils souhaitaient.

Alors, Marcel raconta que, la veille, « il avait aidé son père à gouzélér ».

Gouzélér? Je n'avais jamais rencontré ce mot, je n'avais aucune idée de sa signification, et il ne figurait pas dans le dictionnaire.

Le mercredi suivant, le père de Gérard « reçut un coup de ru ».

Encore une expression inconnue.

Et plus tard, le père de Joël « a prêté la caisse pour que la truie aille au verrat ».

Aller au verrat? Dans une caisse?

Le mystère de la langue de Tariec s'épaississait!

Et Tariec, ce fut aussi de belles rencontres :

- avec Fanchig, du Créo, qui venait porter et installer chez moi la bouteille de gaz achetée chez Saliou en prenant soin de se déchausser au bas de l'escalier, mais les pieds pleins de paille laissaient bien plus de traces que les bottes...

- avec Monsieur Letty qui, avant de prendre le car pour l'arsenal, venait chaque matin allumer le poêle de la classe, et Madame Letty qui m'aidait chaque samedi à « donner un coup de balai »,

- avec Monsieur Jestin que je conduisis un jour au dispensaire de Lannilis: la cuti des quatre enfants devait être vérifiée et sa femme était à la maternité. L'infirmière me demanda (avec quand même un peu d'étonnement, du moins je l'espère): « vous êtes la mère? » et Monsieur Jestin répondit: « non, non, c'est la maîtresse ».

En juin 1972, j'ai été nommée à l'Ecole Publique de Plouvien, au bourg, une grande école où il y avait 3 classes.

Mon Ecole Publique de Tariec a définitivement fermé ses portes en juin 1973.

Souvenirs de quelques anciens élèves

Jean-Louis Le Roux

Je suis né au Créo en 1932. Je suis allé à l'école de Tariec à l'âge de 6 ans, mais je n'y suis resté qu'un an. En 1939 nous sommes venus au Roudous près du bourg, où mon père (*Bi Roux, que tous les Plouviennois d'un certain âge ont connu: c'était le bedeau dans les années 50 - 60*) a acheté une ferme. Je n'ai donc pas beaucoup de souvenirs de l'école.

Il me semble qu'il y avait 4 classes: 2 pour les filles, 2 pour les garçons. La cour de récréation était petite. Cette cour était adossée à une paroi presque verticale, que certains escaladaient. Pour le repas de midi on rentrait à la maison; on prenait

la route de Tréglonou, et tout de suite à gauche un chemin permettait d'arriver très vite au Créo.

Je n'ai pas beaucoup de souvenirs mais je me rappelle une poésie que j'ai apprise à Tariec, ainsi que ma sœur, et que plus tard, en famille, on chantait sur l'air de *Patronez douz ar Folgoad* :

<i>La voile bien gonflée</i>	<i>Le vent souffle avec rage</i>
<i>Le soir à la fraîcheur</i>	<i>Contre un chétif bateau,</i>
<i>S'en va sur l'eau salée</i>	<i>Parfois c'est le naufrage</i>
<i>La barque du pêcheur.</i>	<i>Tourne et vogue sur l'eau.</i>
<i>Malgré les grosses lames</i>	<i>Mais cette mer cruelle</i>
<i>Nous partons confiants</i>	<i>Nous l'aimons pourquoi pas</i>
<i>Il faut nourrir nos femmes</i>	<i>Ayant grandi sur elle</i>
<i>Et nos petits enfants.</i>	<i>On est un peu son gars.</i>

Jean Guével (né à Kerdudal)

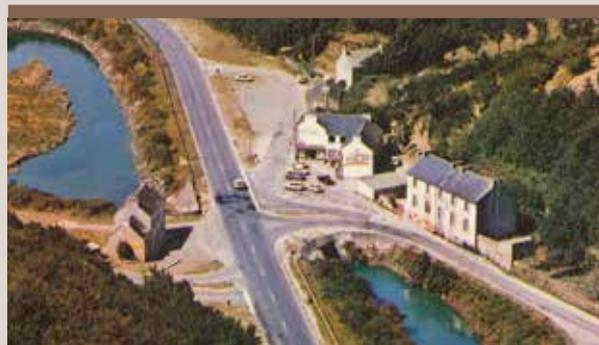
Je suis allé à l'école à Tariec, en 1946; j'y suis resté 2 ans. Ensuite j'ai été à Saint-Antoine à Lannilis. Et ma dernière année, en 1953, je l'ai faite à l'école Saint-Jaoua, qui venait de s'ouvrir.

A Tariec il y avait 2 classes, toutes les 2 mixtes, et deux divisions dans chacune. Je ne me souviens pas du nom des maîtresses. Nous n'étions pas nombreux, 15 ou 20 je pense. Dans une division il pouvait y avoir seulement 3 élèves. Les élèves venaient de Tariec, du Créo, de Pradeugan, et moi de Kerdudal. Je venais de Kerdudal par Pradeugan, et en haut de Tariec je coupais par un sentier qui arrivait là où est maintenant la pizzeria; ça faisait 2 km, et cela 4 fois par jour.

A Tariec il y avait 2 bistrot, celui de Guillaume Saliou, et celui de Marianne Galliou, qui faisait aussi bureau de tabac. C'est là que j'allais acheter du tabac à chiquer pour mon père. Derrière le café Galliou il y avait une forge, celle de Jean Kergleuz, et au bout du café une petite maison, où vivait un tailleur de pierre, Gourvenec. Du côté du bistrot Saliou le menuisier Alphonse Bothorel fabriquait des charrettes (des SATOS), dont les éléments en fer étaient mis en place par Fañch an Arzur.

Je me souviens que tous les ans avait lieu le pardon de Tariec, jusque dans les années cinquante. Le mât de cocagne était installé entre le bistrot Saliou et la maison voisine.

Je me souviens aussi que des bateaux venaient décharger du sable et du goémon au port; la cale existe toujours.



Tariec en 1980



Patrick et Joël LETTY en 1967 école de Tariec

Patrick Letty (né à Tariec en 1962, et élève de l'école jusqu'à 1973)

Patrick a gagné 5 fois au jeu télévisé « Des Chiffres et des Lettres » en 2006. Un article du BIM de Gouesnou, où il réside, a rendu compte en décembre 2006 de cette aventure. A la question : « Quels sont les mécanismes qui vous permettent de calculer vite ? » il a répondu : « Je suis allé à l'école de Tariec où il y avait une classe unique de 16 élèves et une institutrice nous a appris de façon extraordinaire le calcul mental. C'est vrai que je calcule quelquefois plus vite qu'une calculatrice ! Je connais par cœur les tables de 17, 19 ou 21 ! »

Georgette Saliou-Cabon et Marie-Ange Saliou-Richard (nées à Tariec) :

Marie-Ange : J'ai un an de moins que Georgette. Quand elle est allée à l'école en 57 je fuguais de la maison pour aller voir ce qui se passait à l'école, je montais les escaliers de la grande porte au milieu, je m'allongeais par terre sur le plancher et je regardais par-dessous la porte. La maîtresse est venue dire à ma mère qu'elle me gardait dans la classe; et j'ai donc commencé l'école avec un an d'avance.

Georgette : Il n'y avait pas de maternelle. Notre frère Jean-François est d'abord allé en maternelle à Lannilis, en 63; je le prenais sur mon porte-bagages; il avait 4 ans, moi j'en avais 12. Après, à 6 ans, il est resté à Tariec.

Nous deux, on a été 4 ans à l'école à Tariec, de 57 à 61. On devait quitter en 62, mais comme la maîtresse partait (son mari, marin, était muté à Toulon) les parents ont dit: tant qu'à changer de maîtresse, il n'y a qu'à changer d'école tout de suite. On est allé toutes les deux en CM2 à Lannilis.

M.-A. : Il n'y avait qu'une seule classe, du CP au certificat d'études. Quelques années avant il y avait 2 classes: une de garçons, une de filles. La classe des garçons s'était délabrée plus vite que l'autre, et elle avait été désaffectée. On était à peu près

20-25 en tout, parfois 2 ou 3 seulement dans une division. Au-dessus il y avait les appartements des instits. La classe était très haute de plafond. Il y avait 4 rangées de table, près de la porte c'était les certificats d'étude, les plus petits étaient du côté de la route. L'hiver on rangeait nos sabots près du poêle, qui était près de la porte, on était en chaussons dans la classe.

Il y avait une petite cour dans le bout de l'école, du côté est, avec un préau. Une cour derrière aussi, peut-être 3 m de large. Celle-là était séparée en 2 par un petit mur, 2 ou 3 toilettes de chaque côté. Il n'y avait pas de cantine, tout le monde rentrait manger à la maison. L'hiver, nous deux on avait le droit de rentrer à la maison à la récréation boire quelque chose de chaud.

G. : Dans la cour il n'y avait que des rochers. J'ai entendu dire qu'il y avait eu beaucoup de tailleurs de pierre par là.

M.-A. : Un escalier en pierre montait au jardin des instits. C'était défendu d'y aller.

G. : Quand on est arrivé à l'école le plus grand c'était Yvon Pluchon. Il nous faisait relire ce qu'on avait appris dans la lecture du jour pendant que la maîtresse s'occupait des autres divisions. Il est arrivé que des élèves arrivant à l'école ne sachent que le breton. Comme la maîtresse ne savait pas le breton c'étaient les grands qui traduisaient.

M.-A. : La maîtresse, qui avait un bébé, montait parfois s'en occuper et elle demandait aux grands de nous surveiller. Il fallait qu'on ait fini nos opérations.

- Si vous n'avez pas fini quand je redescends on n'ira pas se promener cet après-midi (on allait se promener dans la campagne quand il faisait beau au 3^e trimestre). On n'ira pas chercher le sapin au moulin.

La maîtresse s'appelait Madame Lagadec, elle était chouette.

G. : Il y a eu Madame Abgrall quand on a commencé. Elle a été nommée directrice à l'école publique de Bourg-Blanc. Elle était sympa aussi. Elle s'entendait avec Madame Lagadec pour faire des sorties scolaires en même temps. On était 20-25 dans chacune des 2 écoles. On montait dans le même car, pour aller à la plage, à Sainte-Marguerite, à Porspoder...

M.-A. : Madame Lagadec nous prenait dans sa Dauphine le jeudi, pour aller à la plage: nous 2 et les Pluchon, qui habitaient près de l'école aussi.

Ceux qui passaient le certificat d'études devaient faire du sport. Comme il n'y avait pas de terrain ni de salle on montait derrière chez nous par le petit sentier; au départ du chemin de Penzès, sur une partie un peu plate, on s'entraînait au départ de courses; la maîtresse apportait une corde que les grands accrochaient à une branche d'arbre et ils apprenaient à y grimper.

G. : Noël à Tariec, c'est des super souvenirs; on mettait le chocolat à chauffer sur le poêle, il y avait une bonne odeur, c'était l'excitation.

M.-A. : On mettait les tables en carré, on faisait le sapin. Madame Floch du moulin du Chatel nous donnait des branches de sapin. Toute la classe montait par le chemin derrière chez nous pour aller au Chatel. Un des ouvriers nous coupait une grande branche, et on repartait par la route, très fiers avec notre sapin, on devait être 10 de chaque côté à le porter jusqu'à la classe pour le décorer.

Contrairement aux cousines, qui étaient à l'école des Soeurs à Plouvien, à Lannilis, et qui n'avaient pas d'arbre de Noël, nous on avait des cadeaux. Madame Lagadec s'arrangeait pour trouver des cadeaux à Brest, des vêtements; plusieurs familles dans les environs étaient un peu désargentées; les enfants avaient chacun leur petit cadeau, et sur la table on avait des oranges, du chocolat chaud, des brioches, qu'on n'avait même pas à la maison.

G. : Madame Lagadec s'est battue aussi pour faire venir l'eau dans les maisons à Tariec. Avant, il fallait aller chercher l'eau avec des brocs à la fontaine près du sentier côtier. Elle est allée à la mairie se frotter à Jean Bothorel, souvent ça bardait. Eh bien elle a réussi! Jean avait du caractère, mais elle aussi.

M.-A. : Nos meilleurs souvenirs d'école, c'est là; c'était familial. Et puis il y avait une sacrée vie à Tariec. On y trouvait presque tout.

G. : Il y avait 2 bistrotts: celui de Marianne Galliou, bar-tabac, de l'autre côté de la route, et le nôtre; nos grands-parents avaient acheté le commerce en 47.

M.-A. : Au fond du parking il y avait un menuisier, Alphonse; il coupait les cheveux aussi, le dimanche. On s'asseyait dans son atelier sur un billot de bois; nos cheveux tombaient dans la sciure, je sens encore l'odeur de la sciure.

Chez nos parents il y avait épicerie, on vendait aussi des sabots, de la mercerie, de l'engrais, on avait des lapins, des légumes. Le moulin faisait de

la farine; mais on n'avait pas de pain, la boulangère Annick Brélivet passait avec son Aronde grise.

Sur la route passait la charrette de boissons qui revenait de Brest pour aller à Lannilis, avec ses caisses de limonade rouge!

Derrière le bar-tabac un forgeron: Jean Kergleuz. Il prenait le car pour aller chercher des vélos, qu'on lui achetait; on avait besoin de vélos pour aller à l'école à Lannilis, pour aller au catéchisme. Je me souviens de le voir descendre du car avec mon vélo; j'ai dû attendre le car toute la journée pour voir mon vélo arriver.

On faisait partie de la paroisse de Lannilis, on y allait donc au catéchisme, le jeudi. Il fallait donc que tous les jeunes de Tariec sachent aller en vélo, à 6 ans. On faisait départ groupé de Tariec. Les grands, les Pluchon, les Mazé, nous accrochaient dans le dos des numéros qui étaient détachés d'un calendrier de la classe, un tous les jours. Et on jouait au Tour de France pour aller; je perdais toujours évidemment, j'étais la plus petite.

G. : Quand nous sommes allées à l'école à Lannilis ça nous a fait tout drôle. On était mal vu: on venait de l'école du diable, on nous l'a rappelé assez souvent; et nos parents tenaient un bar!

Notre frère Jean-François, lui, a quitté le CM2 de Tariec pour aller directement au collège de Kérichen. Je suis allé le conduire en voiture, j'angoissais, je n'étais pas bien en rentrant; je me disais il va se perdre. Mais lui ça ne l'a pas traumatisé, il en rigole plutôt.

L'école publique de Tariec a été fermée définitivement en 1973.

Quelques années plus tard cependant, s'y est installée une école Diwan (école où l'enseignement se fait essentiellement en breton), d'avril 1978 à juin 1980. Les instituteurs étaient Gérard Dantec puis Gégé Gwenn.

En 1985 le bâtiment a été acheté par une SCI, et transformé en 6 logements sur 3 niveaux (alors que l'école n'avait que 2 niveaux).



Tariec en 2015

L'ATELIER DE CONFECTION LORIENT

Par Gene Thépaut



1930-1932 Lorient tailleur

Dans les années 1920, le prêt-à-porter était très peu courant. C'était l'époque des vêtements faits sur mesure. A Plabennec, il existait deux ateliers, chez Lorient et chez Quistinic, plus quelques personnes qui faisaient de la confection à domicile.

Jeannette nous raconte l'histoire de l'atelier Lorient ouvert par ses parents :

Mon père était originaire de Saint-Divy et ma mère, Marianne Lorient, de Coativy à Bourg-Blanc. Elle est d'abord allée travailler comme lingère à l'âge de 9 ans au château du Leuhan avec une tante et a passé son certificat d'études vers 10 ans.

En 1920 mes parents ont acheté le magasin au bourg de Plabennec. Ils se sont installés comme tailleurs pour confectionner des vêtements sur mesure et aussi pour faire de la vente.

Mon père est mort en 1926. Je suis née six mois et demi après. J'avais une sœur, Mimi, de deux ans plus âgée que moi.

Après la mort de mon père, ma mère a mené seule la gestion de la famille, de l'atelier de couture et du magasin.

L'atelier

L'atelier comptait 25 employées : 20 ouvrières, 5 apprenties, et un maître tailleur, Emile Roumier. Les clients choisissaient leur modèle dans les catalogues. C'est toujours ma mère qui prenait les mesures. Les essayages se faisaient dans une chambre. On faisait tout : manteaux, jupes, vestes, costumes d'hommes...

La journée à l'atelier démarrait vers 9h et finissait vers 19h. Les ouvrières venaient à pied ou à vélo. Il y avait une bonne ambiance à l'atelier ; il y avait de bonnes chanteuses parmi les ouvrières. Ma mère

accueillait aussi ses nièces qui restaient manger et dormir à la maison. Il y avait 10 ou 12 personnes à table tous les jours.

Les filles : Mimi et Jeannette

Quand j'étais jeune, ma sœur et moi avons été mises en pension à l'école Sainte-Anne, pas loin de la maison. Je n'aimais pas du tout la pension et j'allais me cacher le jour de la rentrée, Je trouvais très difficile de voir mes cousines chez moi quand je passais devant la maison avec les pensionnaires. Ensuite, nous sommes allées en pension à Lesneven jusqu'au certificat. Puis je suis restée travailler à la maison.

Ma sœur, Mimi, a été se former à l'école Guerre à Paris pour être modiste. Elle est sortie major de sa promotion. Elle a fait un stage chez Chanel où elle aurait pu être première main. Elle y est restée un an, mais elle ne voulait pas vivre à Paris.

Avec ma mère, chacune avait son rôle. Moi, je choisissais les tissus avec elle. Pendant la guerre, il a fallu aller à Paris deux fois par an pour la saison d'été et celle d'hiver. On allait en train jusqu'au Sentier. C'étaient des juifs qui tenaient ça. Un représentant nous servait de guide. On en a vu à cette époque. On traversait des ponts qui étaient défoncés. Une fois, on a mis 24 heures pour y aller. Une autre fois, pour faire vite, on est montées dans le premier train qui partait; c'était un train allemand ! On a été débarquées au Mans ! On ramenait une partie des tissus avec nous. Ils étaient fabriqués en France à cette époque, surtout dans les filatures du Nord. De gros colis arrivaient au magasin ensuite. Il y avait des contrôles et il fallait présenter les factures. Certains vêtements, comme les sous-vêtements, on les choisissait sur catalogue.

Dans les années 50, il restait encore une douzaine d'employées dans les ateliers. Puis la confection a baissé brusquement. Dans les années 70, il ne restait plus que deux ouvrières. On a fermé l'atelier pour ne garder que le magasin.

Ma mère a cessé son activité à 70 ans. Elle est décédée à 98 ans en 1986. Moi, j'ai pris ma retraite à 65 ans en même temps que ma sœur en 1990. Ma filleule Madeleine a ensuite racheté le magasin en 1992 et il existe aujourd'hui sous une nouvelle enseigne : Juliade. Il se situe toujours au même endroit, 16, place du général de Gaulle.

Madame Periot, apprentie puis ouvrière chez Lorient se souvient...

Je suis née en 1934. Mes parents habitaient

Loperhet. Ils avaient une ferme. Mon père travaillait à l'arsenal et ce sont mes frères qui tenaient la ferme. J'ai démarré mon apprentissage en 1950 à 16 ans. J'ai fait trois ans d'apprentissage, puis j'ai été ouvrière pendant 5 ans jusqu'à mes 24 ans lorsque je me suis mariée.

L'atelier

Madame Lorient était ma tante. On était logées et nourries chez elle. Elle était gentille, mais il fallait travailler. Nous, les apprenties, on faisait les finitions ; toutes les doublures étaient cousues main par nous. Ensuite les ouvrières montaient le vêtement. Toutes les emmanchures étaient montées aussi à la main.

On était nombreuses ; on ne devait être pas loin d'une dizaine à cette époque.

On commençait à 9 heures et on terminait à 19 heures sauf quand il y avait des coups de bourre. On travaillait toutes dans une grande pièce dans l'atelier. Nous n'avions pas chacune notre machine. Quelquefois ça se disputait, surtout en fin de semaine quand il fallait terminer le vêtement rapidement. « *Allez ! Allez ! Les filles !* ». Je me prenais une rage de dents tous les samedis parce que j'étais énervée quand il fallait finir les vêtements promis. On avait des nuits courtes parfois ; à Pâques, aux fêtes ou pour les mariages, on était quelques-unes à rester travailler le soir. On allait se coucher à minuit ou une heure.

La confection « homme » se faisait dans la maison, au premier, au-dessus de la cuisine. Les filles Guéguen travaillaient pour les hommes ; elles faisaient les costumes.

Mimi a fait aussi beaucoup de robes de mariée. Elle avait la cote. Les clientes venaient de Bourg-Blanc, Plouvien, Kersaint, de tout le coin.

La répartition des tâches était la suivante : Mimi à la coupe et l'essayage. Nénette au magasin. Les ouvrières : les 3 filles Guéguen, ma soeur Eugénie L'Her, Yvette Roumeur, Anne Kerbrat, Marie-Thérèse Lorient (Mme Abhervé), Solange L'Her. L'employée de maison était Françoise Marchadour.

On parlait, on chantait beaucoup. Ça allait de l'avant avec les aiguilles, mais avec la langue aussi. Il y avait une bonne ambiance. On chantait en tirant l'aiguille: « *Tire, tire, tire l'aiguille, ma fille, demain, demain, tu te maries, ma fille* ».

Les à-côtés

Je me plaisais bien. Mais la couture, c'était pas tout à fait mon truc. Je faisais aussi le ménage et la cuisine car il y avait de grandes tablées midi et soir. Pour la cuisine, on était trois à tour de rôle, Solange, Marie-Thérèse et moi, une semaine chacune jusqu'à notre mariage. Comme ça, on apprenait aussi à cuisiner parce que tante Marianne était experte en cuisine.

Pour dormir, il y avait trois chambres au premier et quatre au-dessus, sous les toits. Nous, on était à trois dans une chambre sous les toits.

On a passé du bon temps chez tante Marianne. On faisait des bêtises parfois, des farces.

Parfois on avait la visite des copains, mais Tante Marianne venait souvent faire un tour à l'atelier. Une fois, il y a un copain qui a été surpris et qui est sorti par la fenêtre, a sauté sur le toit des toilettes, puis sur la cour. Bon ! C'est normal que tante Marianne ne soit pas contente, c'était quand même nous distraire de notre boulot. On était là pour travailler, pas pour voir les copains.

A l'époque, on n'avait pas le droit d'aller au bal, alors, j'allais prendre le car de Plouvien pour aller au bal rejoindre mes copines ; mais je le prenais devant la Léonarde pour que je ne sois pas vue. Au retour le soir, il faisait nuit, alors on ne nous voyait pas sortir du car. Une fois, une copine est venue au magasin et m'a demandé ; « *Tu viens au bal, après-midi ?* » J'ai répondu: « *Ah non ! Tu sais bien que moi je ne vais pas au bal !* ». Après, j'ai dit à ma copine qu'elle aurait mieux fait de se taire que de venir en parler au magasin. Mais ça ne m'a pas empêchée d'aller au bal quand même. Je disais que j'allais chez ma sœur qui était mariée à Plabennec. Après, il y a eu le ciné au patronage. J'étais ouvreuse. Parfois le week-end je rentrais à vélo voir mes parents à Loperhet.



« Mercerie nouveautés Lorient »

Cette photo prise devant le magasin Lorient montre l'importance du personnel en 1939. Y figurent 24 employées et apprenties en plus des enfants. En haut de gauche à droite : Célestine Gueguen, Perrine Lunven, Germaine Roudaut, Marie Calvez, Céline Lunven, Célestine L'Hostis, noir, Germaine Gouez, Marie Gueguen, Yvonne Bléas, Célestine Le Guen, Jeanne Le Guen, Marie-Louise Le Roux.

En bas de gauche à droite : Louise Coat, Fifine Kerdraon, Marie L'Her, noir, noir, Pierrot Le Corre, Marcelle Kermarec, Lisette Le Menn, Marie-Thérèse Lorient, Germaine Créac'hcadec, Jeanne-Louise Saliou, Nénette Breton, Jeanne Roumier, Jeannette Lorient.



Prat ar Groas

LE LAVOIR : UNE HISTOIRE DE FEMMES

marvailhoù ar poull

Travail universitaire d'Anne-Marie Arzur-Treguier de Plouvien,
rédigé en 1990, dans le cadre d'une étude ethnologique

Nous transcrivons ici une enquête d'Anne-Marie Arzur effectuée auprès de femmes de sa commune : Annette, Yvonne, Rosalie, Jeanine...

Lieux de travail et d'effort exclusivement féminins, les lavoirs évoquent aussi de bons souvenirs pour la plupart d'entre elles. Ces rendez-vous vivants, animés et joyeux, témoignent de la place de la femme dans la société de l'époque. Ils créent également des liens sociaux. Anne-Marie nous invite à la découverte de ces lavoirs, lieux de mémoire de nos villages, un patrimoine riche de l'histoire des femmes qui nous ont précédées : voici un radio-lavoir inédit !

Le travail commençait dès le dimanche soir avec la préparation du matériel, car le lundi était souvent le jour de la lessive :

La brouette (ar vouetenn) spéciale pour le linge, avec des côtés à claire-voie le plus souvent ; les vêtements sales étaient enveloppés dans une serpillère réservée à cet usage.

La caisse à laver (ar c'hached poull) avait un petit rebord pour que l'on ne se mouille pas sur l'avant. Certaines avaient des poignées. Au début on garnissait le fond de foin, puis plus tard on y a mis un coussin.

La blanchisseuse n'oublie pas **le seau (ar sailh)** pour prendre de l'eau à la fontaine. Il faut arroser le linge étalé sur l'herbe puis le passer au bleu. Tout devait être d'un blanc éclatant, surtout les coiffes : une coiffe un peu jaunie était un signe de manque de netteté que les autres femmes remarquaient.

Le battoir (ar c'holvaz) et **la brosse de chien dent (ar broust)** fonctionnaient au rythme des paroles, ainsi que **le savon de Marseille**. La laveuse utilisait le

« morceau de cristaux » pour les bleus de chauffe, les pantalons des hommes et les blouses noires des femmes.

Aller au lavoir (mont d'ar poull) : Le lavoir était un lieu de réunion, de sociabilité où se construisait l'entente entre voisines. Pour la mère d'Annette, c'était un rendez-vous attendu chaque semaine : « e-giz eur friko » (comme une noce). C'était une fête de rencontrer ses amies du quartier, de se mettre un moment à l'écart de sa famille et des tracas journaliers.

Les lavoirs étaient nombreux. Chaque quartier avait le sien où se retrouvaient sept, huit, dix, voire quinze personnes, très souvent le lundi (*dervez ar gannaden*). Ils étaient exposés à toutes les intempéries, et seuls les plus grands où se tenaient surtout les professionnelles ont été couverts après la guerre. Les uns étaient situés près d'une source où l'eau était moins froide en hiver, les autres le long d'un ruisseau, le long de la route ou au milieu d'un pré. Pierres taillées, vieilles pierres tombales en schiste puis plaques en ciment plus tard, entouraient le lavoir.

Dans les lavoirs, chacune a sa place, chaque famille sa pierre. Dans certains cas il valait mieux ne pas se tromper : « Aman ne ket eat tout ar saout d'ho flas » (ici toutes les vaches ne sont pas allées à leur place). Inutile d'en dire plus, tout le monde avait compris. Quelquefois, l'usurpatrice se rebiffait : « Ici il n'y a pas de place gardée, mais au fond du lavoir il y a de la place. »



Le Drennec Le Lavoir



La famille Pailler de Kéréoret. De gauche à droite en partant du bas : Anna Jestin, Nicole Pailler, Henriette Lagadec, Germaine Leost épouse Treguier, Annick Richard de Ker Argon, Michelle Pailler, Francine Pailler, Lucien Pailler.

Marvailhoù ar poull, radio-lavoir, la dépêche du jour...

Les expressions ne manquaient pas pour désigner les conversations tenues dans ces lieux où les langues et les commérages allaient bon train. Quand les laveuses rentraient à midi, que ce soit au bourg ou à la campagne, les autres demandaient « *Pe seurt kaoz er poull* » (*qu'est-ce qui se dit au lavoir ?*). Certaines prenaient les devants : « *er poull man ar gaoz...* » (*au lavoir on dit que...*). On riait, on bavardait, on se chicanait aussi car certaines n'en rataient pas une.

Les plaisanteries et les railleries pleuvaient dru :

- « *Reriu tom n'in ket gwest da sevel ar boutok* » (*les derrières chauds ne sont pas capables de soulever le panier*). Ceci s'adressait aux femmes qui avaient quelques difficultés à soulever le panier de linge mouillé et que l'on supposait donc enceintes.
- Le linge lui-même tenait un langage indiscret touchant à l'intimité. Un coup d'œil était vite jeté sur les voisines, et certaines avaient bonne mémoire, disait Yvonne. « *amañ ema 'ville ouverte* » criait l'une en brandissant une culotte de femme fendue. Le mot « ville ouverte » semblait facilement employé (on suppose que l'expression a été utilisée après la guerre 39-45). Une autre informatrice m'a rapporté le dialogue suivant :
 - « *tu as des culottes toi ?*
 - *non, chez moi c'est toujours « ville ouverte ».*
- Quelquefois, un homme passait et demandait :
 - « *Da biou ez eus great un habit nevez hirio ?* » (*à qui a-t-on taillé un costume neuf aujourd'hui ?*)
 - « *hirio eo great an toullou, eur vech all e vec'ho staget ar bountounnou* » (*aujourd'hui on fait les trous, une autre fois on attachera les boutons*).
- « *teodoù ar gwalc'heurejou... taolit evez, ar rehe a zo gwest da lakaat an tan en eur poull dour* » (*langues de lavandières... Faites attention, celles-là sont capables de mettre le feu au lavoir*)

- Quand une telle arrivait, on avertissait les autres « *mei errou* » (*elle arrive*) ; alors toutes se taisaient.

- « *Marvailhou a vec'he, dispennet a vec'he an dud a-wechou* » (*il y avait du commérage, on disait du mal des gens quelquefois*).

Mais on retiendra surtout les relations et les échanges qui se nouaient dans ces rencontres de femmes.

L'entraide existait également : le linge blanc était souvent étalé pour le faire tremper sur l'herbe environnante ou sur la haie de piquants : « *ar vodenn* ». La première laveuse qui revenait après le repas de midi prenait un seau et arrosait les morceaux qui ne devaient jamais être secs. Toutes les personnes que j'ai rencontrées m'ont parlé de cette entraide. Lorsqu'une « novice » venait au lavoir on lui expliquait comment disposer le linge et comment opérer.

Pour ces femmes interrogées, l'arrivée de la machine à laver a été une vraie révolution : fini le temps de « misère », des mains abîmées par de nombreuses années de lessive. Mais toutes gardent le souvenir de cette époque où on prenait le temps de vivre, de travailler ensemble et de bavarder.

Yvonne a acheté sa première machine à laver en 1981, mais elle continua à fréquenter le lavoir ensuite : « *j'ai la nostalgie de l'eau, j'aimais bien être seule, c'était ma détente d'aller au lavoir* »

Rosalie a dit la même chose : « *j'aimais laver, mettre les mains dans l'eau me détendait* ».

Le lavoir dans son cadre de verdure, est un lieu de mémoire que nous devons nous efforcer de préserver. Dans certains quartiers il est toujours l'occasion pour les habitants de se retrouver pour une journée de nettoyage, et surtout l'excuse pour une rencontre entre voisins. Mais hélas bien souvent, au fil de nos randonnées, nous devinons à peine, enfoui sous de hautes plantes envahissantes, l'emplacement de ce qui a été pour nos ancêtres un lieu de vie, de travail, de rencontres, au rythme des corvées hebdomadaires.

DES BRETONS AU MANITOBA (CANADA) :

hervé KERBRAT

Par Éliane Talabardon et Marie-France Loaëc-Kerbrat



Maison des Kerbrat

Ne soyez pas surpris si vous partez au Manitoba et plus particulièrement dans le quartier français de Saint-Boniface à Winnipeg de rencontrer des Rivoalen, Kerbrat, Bernicot ou Le Goff, ce sont les descendants de colons léonards...

Marie-France Loaëc-Kerbrat, de Plouvien, nous raconte ici l'histoire d'un grand-oncle émigré au Canada au début du XX^e siècle.

« En août 1958, nous avons reçu chez mes parents, à Plabennec, des cousins venant du Canada. Ces personnes étaient en vacances en Bretagne, à la recherche de leurs origines. Avec mes yeux d'enfant (j'avais à peine 10 ans), je les voyais comme des personnes extraordinaires, d'un pays que je ne connaissais pas (nous n'avions pas les moyens de communication d'aujourd'hui). Je me suis dit qu'un jour j'irai au Canada. Et j'y suis allée en 2006 avec André, mon mari, rendre visite aux cousins. Nous avons eu un accueil très chaleureux partout. C'est ainsi que j'ai connu l'histoire d'une partie de ma famille. J'ai vu où habitait autrefois Hervé Kerbrat, le pionnier, et j'ai rencontré ses descendants. Je n'avais jamais entendu parler

de ce grand-oncle, on n'en parlait pas. Cela devait être difficile pour la famille ».

Au cours de ce voyage au Manitoba en 2006, Marie-France rencontre Marliene Lutz, petite-fille d'Hervé Kerbrat et le père Dominique Kerbrat, un cousin. Avec leur aide, elle a pu reconstituer le parcours de son grand-oncle.

Le grand départ organisé par les religieux

Hervé Kerbrat, né à Kersaint-Plabennec en 1886, habitait Poulmarc'h en Plabennec. « C'est le frère de mon grand-père, l'aîné de la famille, célibataire » nous explique Marie-France. La famille était nombreuse et l'exploitation trop petite. Par manque de travail, il part au Canada en 1906, recruté par des prêtres Oblats, notamment par le révérend Père Péran. Ce dernier, originaire de Plounévez-Lochrist fut d'abord vicaire à Penmarc'h puis missionnaire au diocèse de Saint-Boniface. « Le père Péran aura aussi ses « agents » qui parcourront la campagne léonarde pour inciter des paysans au départ » note Claude Le Menn dans « Etonnants Léonards ». Il cite le Courrier du

Finistère d'avril 1907 : « *Il est préférable d'aller au Canada plutôt que de s'en aller dans les grandes villes. Celui qui a un petit pécule peut vivre là-bas agréablement, alors que, trop souvent on ne trouve dans les grandes villes que dénuement et pauvreté, après avoir perdu la santé à la suite de travaux trop durs pour le plus grand nombre* ». Il était prévu que toute la famille parte, mais une des filles ne le voulait pas. Il part donc seul avec un parent, Yves Bernicot.

La communauté de Saint-Laurent au Manitoba

Par bateau, il quitte Le Havre le 2 juillet 1906 et arrive au Canada le 15 juillet, probablement à Québec. Puis il gagne Winnipeg dans le Manitoba, en train. Il trouve du travail dans une compagnie de chemin de fer. En 1907, il travaille à Saint-Laurent où se trouve une communauté bretonne dirigée par les prêtres Oblats de Marie-Immaculée (OMI). Son cousin Claude Kerbrat, prêtre, y viendra également plus tard. Près de 150 bretons y sont venus tenter leur chance. La plupart sont fermiers à l'origine. Ils se vouent à l'agriculture, à l'élevage laitier, à la pêche sous la glace. Le père Péran, prêtre en charge de la communauté, avait pour but de franciser Saint-Laurent et d'en faire une vraie communauté agricole respectant l'enseignement de l'église catholique. Les Oblats œuvrant dans le diocèse de Saint-Boniface encourageaient la venue de bretons dans l'espoir d'y établir un solide bastion catholique. Quand on lui demandait de quelle partie de la Bretagne ils venaient : « *Du département du Finistère et à part un Cornouaillais, nous sommes tous des léonards* » (*Les Cloches de Saint-Boniface, vol. 10, #5, 1^{er} mars 1911, p. 64-66*)

L'arrivée de ces Bretons causa d'abord quelques sensations dans la paroisse, dont la population est composée principalement de métis français. La petite coiffe des femmes, le gilet, la veste et le chapeau des hommes, firent l'étonnement des habitants, mais les pantalons à grand pont eurent le plus grand succès. Ils provoquèrent surtout l'hilarité des jeunes snobs de l'endroit, qui n'en pouvaient pas croire leurs yeux et s'écriaient : « *Ouah ! ouah ! des pantalons sans braguette !* »

En Communauté, ils se retrouvaient entre eux, mariés à d'autres bretons qui avaient émigré. Hervé y rencontra sa future femme, Marie-Anne Salou originaire de Plouguerneau. Le breton était parlé au départ : 24,5 % des immigrants parlaient breton, 75 % des personnes étaient métis et parlaient français, et l'anglais n'était parlé que par 0,5 % de la communauté. On y trouvait aussi des Irlandais,



Mariage d'Hervé et Marie-Anne Salou en 1910 à Saint-Laurent (Manitoba)

des Canadiens français, des Indiens Saulteaux, « première nation ».

Les arrivants disposaient d'un petit capital. En 1907, un an après son arrivée, Hervé put rembourser les membres de sa famille qui lui avaient prêté de l'argent pour son voyage et son installation. Les bénéfices de la ferme, les produits de la pêche, du jardinage et les gages de ceux qui avaient une profession ou s'engageaient pour travailler au dehors, permettaient à tous de vivre très largement, suivant leurs goûts et leurs habitudes. Leur travail assidu et leurs économies leur assurèrent bien vite une fort belle aisance.



La maison des Kerbrat à Dog Lake district, à l'ouest de Camper (Manitoba)

Un homestead à Camper

En 1910, il prit un terrain sous « homestead act » près de Camper, au Nord de Winnipeg (Manitoba). C'est une loi de propriété fermière qui permet à chaque famille pouvant justifier qu'elle occupe un terrain depuis 5 ans, d'en revendiquer la propriété privée. Il se maria à Marie-Anne Salou de Plouguerneau. Ils eurent sept enfants dont un décéda dans un accident à la ferme à l'âge de quatre ans : Jean-Louis (1911), Yves (1913), Marie-Anne (1914), Joseph-Camille (1916), François (1919), Joseph (1921) et Marie-Thérèse (1925). Il ne reste aujourd'hui que François qui habite à Prince George.

Ils bâtirent une maison, en bois bien sûr, à Dog lake District à l'ouest de Camper. Au rez-de-chaussée : une cuisine, un salon et quatre chambres. Il n'y avait pas de salle de bains. L'étage n'a jamais été aménagé, « *mais c'était une très grande pièce pour y jouer, les jours de pluie* », nous dit Marliene. Comme la plupart des maisons de cette région, l'extérieur n'était pas peint. « *Il y avait des planchers en bois dur, très rares dans cette région* ».

Dans le quartier du Dog Lake habitaient aussi des cousins de Bretagne. Quatre familles : les Simon, Bernicot, Kerbrat et Berrou qui avaient des terrains contigus. Le premier cercle de sociabilité était limité à la famille. Le second cercle,

plus large rassemblait les immigrés d'origine bretonne.

Pour les distractions, ils se retrouvaient dans une maison ou une autre pour danser. Les nouveaux arrivants étaient confrontés à des pratiques culturelles nouvelles: Ils ne dansaient pas les danses de Bretagne, mais le quadrille, la valse...

« Je ne sais pas combien de temps Hervé a gardé le contact avec sa famille en Bretagne. Il n'écrivait pas beaucoup car il n'allait à la ville que deux fois par an, et l'hiver il ne se déplaçait pas non plus », dit Marliene. L'hiver dure six mois avec parfois des températures de -50°.



Lors d'une ordination (cousin, Dominique Kerbrat)

Le bilinguisme : une tradition canadienne

Le breton parlé dans ces communautés par la première génération fut abandonné pour le français, mais il pouvait faire irruption au détour d'une conversation à travers quelques formules. On est donc passé d'un bilinguisme français-breton à un bilinguisme français-anglais, pour un besoin d'intégration. Le français était parlé à la maison et l'anglais, langue officielle, dans le cadre scolaire. Puis ce bilinguisme apparemment serein fut abandonné en faveur de l'anglais, car le français connut le même sort que le breton. Ce fut donc une difficulté pour les immigrés de garder le contact avec la Bretagne. Mais voilà que depuis une vingtaine d'années, la constitution canadienne reconnaît le français comme langue officielle. Elle a donc sa place au Manitoba. Des écoles françaises ont été créées. Elles fonctionnent sur le mode de l'immersion, comme Diwan en Bretagne. Dans certaines grandes villes, ces écoles rencontrent un succès certain car les familles considèrent que parler deux langues est un atout. Certaines familles, autrefois francophones mais passées à l'anglais, trouvent là le moyen de renouer avec leurs origines. Le français semble donc avoir retrouvé un avenir au Manitoba.

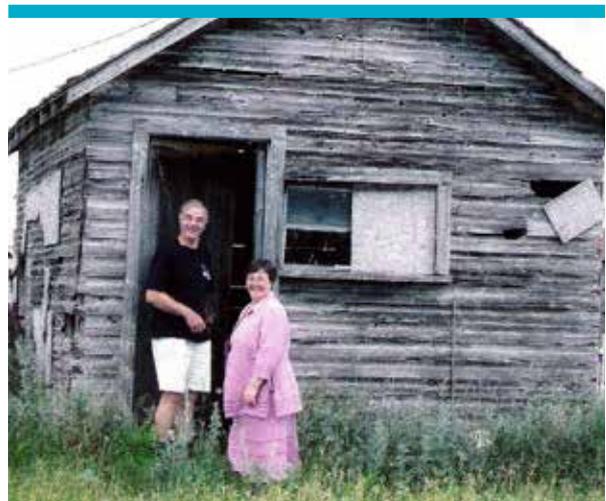
« Depuis 1994, les francophones ont la gestion de leur réseau d'écoles publiques, la Division scolaire franco-manitobaine (DSFM). L'enseignement y est donné intégralement

en français sauf l'anglais, de la maternelle à la dernière année du secondaire. L'Université de Saint-Boniface, dans le quartier de Saint-Boniface, offre des programmes d'études universitaires, surtout au 1^{er} cycle, en français. Il y a aussi des écoles d'immersion françaises au Manitoba qui sont habituellement destinées à des élèves qui n'ont pas le français comme langue première. À ma connaissance, la seule école « bilingue » de Winnipeg est l'école Provencher dans le quartier de Saint-Boniface ». Alain Laberge, directeur général de la division scolaire franco-manitobaine.

Au Manitoba, les francophones sont relativement concentrés. En effet, près des deux tiers des francophones vivent à Winnipeg, une ville de plus de 633 000 habitants, ce qui correspond à environ 30 000 individus sur un total de 42 000. Ils forment moins de 4 % des Winnipegois.

Saint-Boniface est la « capitale » francophone du Manitoba et en quelque sorte le fief des Franco-Manitobains. On y trouve concentrée toute l'activité de la communauté franco-manitobaine : sa représentation politique (la Société Franco-Manitobaine), ses associations culturelles (le Centre culturel franco-manitobain, etc), ses médias francophones (Radio-Canada). En parcourant les pages du journal unilingue francophone (La Liberté), il est surprenant de pouvoir les lire dans un français proche du français standard européen (à l'exception de quelques anglicismes comme l'aréna (stade sportif), mot francisé malgré un environnement anglophone. Merci à Juliette Heral-Ruiz de Winnipeg qui a séjourné à Plabennec en 2001/2002 dans la famille Talabardon, pour tous ces renseignements.

En conclusion, on peut dire qu'il y eut plusieurs départs de Plabennecois entre 1900 et 1920, souvent pour le Manitoba ou le Saskatchewan. La famille Hamonic de Kerlichou en Plabennec fournit plusieurs de ces émigrants vers St Brieux au Saskatchewan. Un autre Hervé Kerbrat, le cousin du premier s'y installa aussi. Marie-France a pu revoir les descendants lors d'une cousinade au Canada et depuis les échanges vont bon train...



Marie-France et André Loaëc devant la première cabane qu'Hervé avait construite



Bonedou ruz - les bonnets rouges

L'association Peraket

L'association « Peraket » assure des cours de breton depuis 20 ans, au départ à Plabennec, maintenant à Plouvien. Dans le groupe du mardi soir se retrouvent des bretonnants de naissance et des personnes qui ont appris le breton en cours ou en stage. Ils s'enrichissent les uns les autres. Au premier trimestre nous avons écrit des textes à thèmes : se déplacer, la maison, la religion en comparant hier à aujourd'hui et en imaginant demain. Anne-Yvonne Bleunven a écrit le texte « Ar Relijion » et l'a résumé en français.

AR RELIJION (dec'h, hiziv, warc'hoazh)

Ar bloavezh skol-mañ hon eus heuliet kentelioù **Gwechall Gozh** : Ar vretoned n'int ket bet avielet gant ar Romaned met gant ar venec'h deuet eus broioù keltiek (Bro Gembre, Bro Iwerzhon, Kerne Veur) er bloavezhioù 600. E Rom e oa ur relijion katolik speredel gant hierarkiezh hag ivez devotion d'ar verzerien maro evit Doue. E Breizh avat e oa bet degaset ur relijion tost d'ar bobl gant ar venec'h a labourer gant ar re baour.

Gwechall : Ar veleien hepken o-doa ar gwir da lenn ar Bibl. Ar lev-se ne veze ket lennet gant ar gristenien peogwir e oa traoù taer hag a denne d'ar reizh e-barzh ! Ar veleien a oa niverus-kenañ : e Breizh, kazimant e-barzh pep familh e veze kavet ur beleg, ur seur pe ur misioner.

Bep sul ez ae an dud d'an oferenn. 2 pe 3 oferenn : an oferenn vintin, oferenn 9 eur hag an overenn bred, ha gousperoù goude lein a veze kanet en holl barrezioù. Goude an oferenn, edo kustum an dud da vont da evañ ur banne : kafe kouignoù evit ar merc'hed, ur banne gwin evit ar gwazed. Ar relijion a oa ivez un doare da ziskouez an dilhad chik ha cheuc'h d'ar re all ha da gaout darempredoù ivez. Ne oa ket aes en em ziblasañ gant ar familh a-bezh d'ar poent-se ! Ne oa ket a blas war ar velo evit daou zen ha pemp bugel, met da Sul e oa posubl stagañ ar marc'h ouzh ar charabañ pe en em stardañ gant tout ar vugale e-barzh ar Juva 4. Soñj am-eus pa oan bihan ez ae va zad d'an oferenn ispisial evit ar chaseourien da 6e vintin e-pad an diskar-amzer.

Da Sul den ebet ne labourer. Divennet e oa gant an Aotrou person. Ma tisentfe an dud e vefent kaset d'an ifern pa varvfe. «Labour Sul, labour nul !». Aon o doa an dud rak an Taolennoù, livajoù bras gant an diaoul ha tan an ifern warno. An oferenn a oa e latin gant kantikoù brezhoneg kanet a bouez penn gant an dud.

Er bloavezh mil nav c'hant daou ha tri ugent, ar pab Yann tri warn'ugent en doa pedet pevar mil eskob eus ar bed holl da Rom evit soñjal penaos e c'hellfe an Iliz treiñ ouzh ezhommoù ar bed a vremañ. Ar Bonedou ruz dija ! Vatikan 2 eo bet anvet an emgav-se. Cheñchet o deus meur a dra :

- Oferennoù e yezh ar vro evit pep bro
- Tud laik o kemer perzh en iliz, evit traoù n'int ket sakramantoù
- Liamm etre ar relijion hag ar vuhez.
- **Hiziv** : Hiziv e vez troet ar beleg etrezek an dud fidel hag e komz e gallek e pad an oferenn, met n'eus ket kalz a dud en iliz... Kalz tud a lavar bezañ Kristen met ne z'eont ket d'an oferenn peogwir e soñjont emañ an iliz pell eus o buhez. Dibab a

ra an dud sikour an nesañ kentoc'h, bezañ a youl vat e kevredigezhioù sokial pe kulturel. Pediñ a reont nebeutoc'h gant pedennoù dindan eñvor, leuskel a reont an Awen da ziskenn en o diabarzh, ha komz a reont muioc'h ouzh Doue, pas kement asambles, kentoc'h e o c'halon. Ar relijion bremañ a ra muioc'h mui al liamm etre ar vuhez hag ar feiz.

• **Mod all**, er bed ez eus brezelioù alies diwar-goust ar relijion, met daoust hag en em gannañ a reont kentoc'h evit Doue pe evit ar galloud ?

• **Warc'hoazh** (huñvre) : Pep den a vo o vevañ ar relijion en doare a blijjo dezhañ, an eil e brezhoneg, egile gant muioc'h a bedennoù, pe reiñ sikour d'an dud klañv, hag e-se. Reiñ a raio an dud pinvidik labour d'ar re baour. An dud hag a labourer ne vezint ket paour...

• Met ur gwall afer eo peogwir e vez soñjet gant pep hini emañ ar wirionez gantañ. Neuze, roll an Ilizoù pe moskeoù a vo bodañ an dud : da sador pe da sul e vo gouelioù ma vo posubl pediñ asambles, pe selaou musik, pe debriñ, pe kanañ, pe dañsal. Tout an dud a vo breudeur.

• A benn a fin : Ar Baradoz a vez graet anezhañ !

Résumé

Autour de l'an 600, les moines venus des pays celtiques nous ont apporté une religion faite de dévotion et de service, peu organisée. L'influence plus tardive du catholicisme romain a créé une Eglise universelle à laquelle les bretons ont adhéré en gardant toutefois leurs traditions locales, dans des paroisses très vivantes dirigées par des curés dont la parole était «Parole d'Évangile». Peu de gens ayant accès à la lecture, ils recevaient un enseignement oral ou illustré de tableaux figuratifs comme ceux de Dom Michel Le Nobletz. Au milieu du XX^e siècle de nombreux mouvements de jeunes ou d'adultes soutenus par des prêtres ont émergé et permis aux gens de prendre en main leur destin individuel et collectif. Le concile Vatican II en 1960 a réaffirmé le lien entre la pratique religieuse et la nécessité de l'engagement dans la solidarité. Aujourd'hui on compte de moins en moins de fidèles réguliers. Les rassemblements dominicaux cèdent la place à des petits groupes autour de l'action, la réflexion, la prière. Les chrétiens sont très investis dans le monde laïc et la vie de foi est devenue moins communautaire. La recherche du spirituel prend diverses formes (méditation, prière, étude des écrits fondateurs). A l'avenir, la religion catholique ne sera plus unique et d'autres religions trouveront leur place. On aura sans doute à inventer des moyens de permettre à chacun de pratiquer librement sa religion et de s'unir dans un vivre ensemble pour le bien de tous.

LE BRETON AUJOURD'HUI

BREZHONEG BREMAÑ

Par les élèves de Diwan

Sophrologie à Diwan

Le Korn-Boud n°7 a été remis aux différentes classes bilingues de Plabennec, avec une invitation à y participer (textes, histoires, dessins...). Voici une contribution des élèves de primaire de l'école Diwan.

Sofrologiezh e Diwan-Des cours de sophrologie à l'Ecole DIWAN

Ar bloavezh skol-mañ hon eus heuliet kentelioù sofrologiezh gant Betty Fontaine eus an «Atelier Source». C'hoant hor boa da zeskiñ bevañ mat asambles ha da c'houzout penaos kaout darempredoù plaen gant ar re all.

E-pad an abadenn gentañ hon eus lakaet un anv war ar brasañ santadurioù : ar fulor, an aon, an dristidigezh hag al levez.

Goude-se hon eus klasket renabliñ hon ezhommoù. Dizoloet hon eus hor boa kalz ezhommoù : ar surentez, ar garantez hag ar vignoniezh, ar blijadur hag holl ezhommoù ar c'horf (debriñ, kousket, evañ ...)

Ul liamm a zo etre ar santadurioù hag an ezhommoù. Pa vezomp en ur stad bennak (trist pe skuizh) eo ret klask an ezhomm a zo e liamm ouzh ar santadur-se. Ur wech graet war-dro an ezhomm-se ez a gwelloc'h.

An darempredoù a oa e-kreiz an trede abadenn. E-barzh un darempred e vezomp tri : ni, an hini all hag an darempred e-unan. E-giz ur skerb pe un duellenn eo an darempred ha pep hini a denn ur penn anezhi. Dre an duellenn e tremen ar c'hemennadennoù. Ret eo teurel evezh ouzh an darempred hag ober mat war e dro rak pa vez lakaet kemennadennoù drouk pe zisplijus da dremen e c'hellont stankañ an darempred pe ober ur skoulm ennañ. Ur wech stanket an darempred n'eus ket tu eskemm ken pe kalz diaesoc'h e teu da vezañ. Tu zo ivez nac'hañ ar c'hemennadennoù drouk pe reiñ anezho en-dro d'ar re o deus kaset anezho deomp. E-giz-se ne zalc'homp ket anezho ennomp ha ne reont ket poan deomp. Er c'hontrol omp bet aliet war ar fed e c'hellomp kas kemennadennoù plijus d'ar re all peogwir e tegas plijadur dezho.

Binviji evit sioulaat hag evit bezañ en hor bleud zo bet desket deomp.

Evit skarzhañ ar fulor a zo ennomp ez eus tu kemer ur goubenner pe un dra blot. Ret eo anañ, stardañ kreñv ar goubenner ha bannañ anezhañ war al leur en ur huchal.

Evit sioulaat war-lerc'h ur barrad fulor e c'hellomp tresañ en aer ur skouergorneg gant ar biz yod. Anañ en ur dresañ ar c'hostezioù a-blom

ha c'hwezhañ en ur dresañ ar c'hostezioù a-blaen. Mod-all ez eus tu soñjal en ur skeudenn pe ur ganaouenn blijus, anañ don hag en ur c'hwezhañ lakaat anezhi da vont e pep lec'h en hor c'horf. Degas a ra ar sioulder.

Plijet hon bet gant ar stummadur-se hag aesoc'h eo bremañ merañ hor santadurioù hag hon darempredoù.

Implijout a reomp ivez ar binviji evit sioulaat ha pediñ a reomp ac'hanoc'h da ober gant an doareoù-se.

Skolidi kenta derez Diwan.

Résumé

Pendant l'année 2014-2015, les élèves de la classe primaire de Diwan ont reçu des cours de sophrologie, donnés par Betty Fontaine de «l'Atelier Source». L'objectif était de bien connaître ses émotions (colère, peur, joie, tristesse...) et de bien repérer ses besoins (sécurité, amour, faim...), pour ensuite pouvoir bien les relier.

La relation à l'autre a été concrétisée par une écharpe tenue par deux enfants : chacun en tient un bout et est responsable des messages qu'il transmet. Betty a aussi donné des «outils» (transfert sur des objets, contrôle de la respiration...) bien utiles pour gérer les émotions et améliorer les relations, des outils à connaître par nous tous.



Relation à l'autre par une écharpe